LES CONTEURS GRECS MODERNES

ALEX. PAPPADIAMANDI

Un Rêve sur les Flots

suivi de

L'Amour dans les Neiges

CONTES NÉO-GRECS

Traduits par Jean Bargès

Précédés d'une étude du traducteur sur

ALEX. PAPPADIAMANDI

DEUXIÈME MILLE

ATHÈNES-PARIS
Éditions du «Monde Hellénique»
1908

Tous droits réservés

889.3
Παπ

889.3
Παπ

LES CONTEURS GRECS MODERNES

ALEX. PAPPADIAMANDI

Un Rêve sur les Flots

suivi de

L'Amour dans les Neiges

CONTES NÉO-GRECS

Traduits par Jean Dargos

Précédés d'une étude du traducteur sur

ALEX. PAPPADIAMANDI

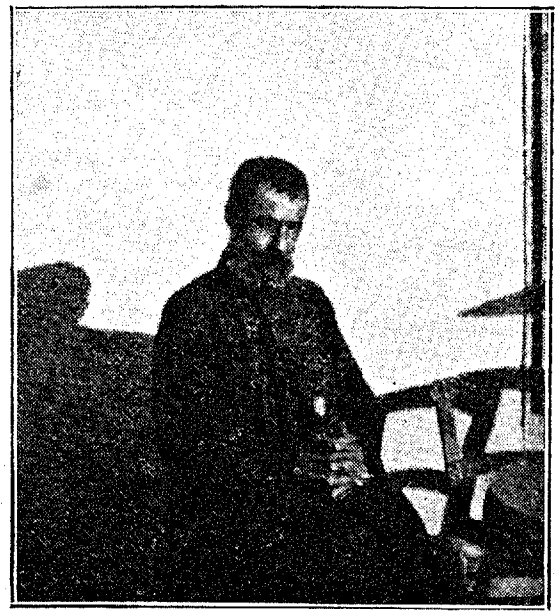
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΚΡΗΤΗΣ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ

ATHÈNES – PARIS
Editions du «Monde Hellénique»
1908

Tous droits réservés

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΜΕΛΠΩΣ ΚΑΙ ΟΣ AVE
MERLIER

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΚΡΗΤΗΣ
Αριθ. εισαγ. 2242



ALEX. PAPPADIAMANDI

Précédemment paru
dans la même collection :

C. PALAMAS

La Mort du Pallikare

Conte néo-grec

Traduit par Jean Dargos

Un volume in-16 ..... **Fr. 1**

Pour paraître prochainement
dans la même collection :

A. TANAGRA

Pêcheurs d'Éponges

Scènes de la vie maritime grecque

Traduction de Jean Dargos

Un volume in 16 de 200 pages **Frs 2.50**

Editions du "Monde Hellénique,,
ATHÈNES

PRÉFACE

Sur le conteur grec Pappadiamandi, M. P. Nirvâna a publié l'année dernière dans «Les Panathénées», la revue bi-mensuelle de M. K. Michaelidès, un article vibrant de sincère admiration, mais dans lequel il s'exprime avec une ironie amère sur le quasi-abandon dont souffre cet écrivain vraiment génial, sur l'indifférence du grand public qui l'enveloppe comme un suaire.

M. Nirvâna débute ainsi :

«Je copie le passage d'une étude »sur Pappadiamandi parue dans un »journal du XXIe siècle:

«—..... Les contemporains de cet »écrivain que vit la Grèce nouvel- »le vers la fin du XIXe et vers le »commencement du XXe siècle, nous »ont laissé fort peu de documents » sur lui. Alors que les sources

»de cette époque sont riches en renseignements et en jugements »puérils sur une grande quantité «d écrivains d'une valeur médio»cre et dont les noms ne sont même »pas arrivés jusqu'à nous, sur »Pappadiamandi nous ne savons »presque rien. Il parait que ce maî»tre mena une vie pauvre et in»connue, gagnant son pain grâce à »la traduction de romans pour les »journaux. Un chroniqueur nous »assure que plusieurs fois Pappadia»mandi faillit mourir de faim. Ses »œuvres qui aujourd'hui, outre »la magnifique édition nationale, »ont eu des éditions si nombreu»ses, étaient disséminées dans des »journaux et des périodiques. A »grand peine les éditeurs ont pu »les réunir. On prétend qu'un mil»lionnaire de cette époque rencon»tra Pappadiamandi dans la rue »et que, le prenant pour un men»diant, il lui donna un sou....»

Ce dernier trait de satire, véritable coup de massue porté par une main experte à l'indifférence coupable des contemporains du conteur, se trouve être, sans que son auteur l'ait voulu évidemment, l'image très exacte de la réalité.

Je suppose à mon tour, puisque nous voilà partis à la suite de M. Nirvâna pour le pays des suppositions, que vous rencontriez Pappadiamandi près de la Porte d'Hadrien, par exemple, se chauffant au soleil, assis sur un banc public, les pieds posés droit devant lui, la tête inclinée, les yeux mi clos, les mains jointes, dans une attitude de dévot recueillement. Lorsque vous aurez examiné cet homme à la barbe grisonnante, courte et pourtant rarement visitée par les ciseaux du coiffeur, à la tête rase et allongée que coiffe ridiculement un chapeau melon d'une mode surannée lequel semble n'avoir jamais été acheté pour lui et dont la couche épaisse de poussière et le large ruban de graisse défient les injures nouvelles du temps; lorsque vous aurez contemplé cette face de paysan mal dégrosssi que décorent un nez bourgeonnant et des oreilles invraisemblablement développées; lorsque vous aurez accordé un rapide coup d'œil à ce veston usé dont le col

a supporté bien des malheurs, à ce gilet déboutonné et livré à un lâche abandon, à cette cravate dénouée, vous serez certainement tenté de porter la main à votre gousset pour y chercher la pièce blanche. Le geste sera d'autant plus spontané que l'attitude très humble de celui que vous tiendrez pour un miséreux vous frappera. Vous ne pourriez pas savoir que s'il étale ainsi sa misère en plein soleil, lui qui cherche à la cacher, c'est qu'il est altéré de chauds et de brûlants rayons : le grand astre, ce merveilleux magicien, quand il inonde de ses flèches d'or le ciel délicieusement bleu de l' Attique, fait revivre devant le conteur les paysages riants et blonds de son île natale baignée par les flots d'azur de la Méditerranée.

Faut-il donc s'étonner qu'un millionnaire, comme l'imagine railleusement M. Nirvâna, rencontrant Pappadiamandi lui ait donné un sou ? Son seul tort fut de s'être laissé prendre par une mise négligée, par

une apparence rude et trompeuse, de n'avoir pas su que l'homme mis par le hasard sur sa route était le conteur le plus fin et le plus délicat de le Grèce moderne. Ce millionnaire aurait pu s'excuser peut-être—mais l'excuse est si mauvaise—en invoquant son ignorance des traits de Pappadiamandi. Cette «tête», comme on dit aujourd'hui, n'a guère été popularisée par la photographie. Grâce à un kodak habilement dissimulé, M Nirvâna a pu avoir un portrait du conteur, qu'il a inséré dans les colonnes de son article et que nous reproduisons au commencement de ce volume. Ce portrait est le seul qui existe.

Pappadiamandi professe pour la publicité, non seulement le mépris le plus absolu, mais encore une horreur toute chrétienne: la religion du Christ qui a en lui un adepte des plus fervents, ne nous prêche-t-elle pas une humilité constante ? Or, le conteur considère la photographie comme un moyen de publicité; d'où

la véritable terreur qu'elle lui inspire. Mais ce besoin d'humilité, de modestie exagérée, d'effacement absolu devient rapidement funeste à un écrivain, surtout à une époque où l'attention des lecteurs est sollicitée par tant de publications diverses, par tant de livres de tout genre ingénieusement lancés par la réclame. Nos prochains sont déjà trop tentés de nous oublier; qu'adviendrait-il de nous si nous nous efforçons de rester dans l'ombre ? Ce serait trop exiger d'eux que de leur demander de venir nous en tirer.

Pappadiamandi est trop besogneux pour pouvoir payer l'impression de ses œuvres, il a trop d'amour-propre pour solliciter des éditeurs; il est aigri peut être, malgré ses sentiments chrétiens, par l'indifférence du public à son égard; ses contes et ses romans, restent donc disséminés dans des journaux, dans des recueils, dont quelques uns sont très oubliés, à moins qu'ils ne se trouvent plus en librairie.

Les éditeurs grecs sont bien coupables—et à mon avis bien peu avisés—en ne s'offrant pas à faire paraître ses œuvres en volumes. Entrez chez un libraire athénien et demandez lui un livre de Pappadiamandi : il ne vous comprendra pas, à moins — ô ironie!— qu'il ne vous offre la présente édition française.

Je crois bien que, somme toute, les éditeurs se défient des lecteurs grecs dont ils ont faussé le goût en leur vendant à un prix très bas des romans feuilletons traduits des langues étrangères et qui, en France, font la joie des concierges. Les journaux quotidiens y ont contribué aussi en remplissant leurs colonnes de romans de cette sorte. La mine vaut d'être exploitée car il n'y a pas en Grèce de droits d'auteur à payer pour la traduction des œuvres étrangères.

On a fait tant et si bien, que des écrivains grecs— le mot est assurément trop prétentieux — ont abandonné depuis peu les autres

genres pour cultiver le roman feuilleton. Leur facilité de production est surprenante. Il suffit que dans la presse universelle on s'occupe d'un scandale retentissant, d'un évènement politique d'une certaine importance pour qu'ils en tirent immédiatement une histoire d'amour, un récit de cape et d'épée, dont l'action se passe en Grèce. Aussitôt après les fiançailles du Prince Georges et de la Princesse Marie Bonaparte, un journal athénien n'a-t-il pas commencé la publication d'un roman dans lequel un Bonaparte, le père même du Prince Roland, joue le rôle principal ?

Allons, M. Nirvâna avait quelque raison d'user de la satire.

A une humilité exagérée, je dirai encore, à beaucoup de misanthropie, Pappadiamandi joint un grand fonds de bohème; mais ce type de bohème attelé à un incessant labeur quotidien n'est pas très courant. A la vérité, Pappadiamandi vit d'une vie intérieure. Le monde extérieur ne l'intéressse que médiocrement et

seulement lorsqu'il donne prise à son observation dont l'écrivain a le sens très développé. Pappadiamandi demeure seul et très retiré dans un des hauts quartiers d'Athènes, indifférent à ce qui cause nos joies, nos douleurs, notre orgueil, nos passions; heureux lorsqu'il est en compagnie de ses auteurs favoris ou lorsqu'il tient une plume à la main; fréquentant seulement les milieux populaires, les petits cafés borgnes où il amasse des trésors de documents; caressant un rêve très cher: rentrer se reposer un jour dans son île natale; se payant surtout un plaisir peu coûteux, mais sans prix pour lui : aller chanter des litanies, des hymnes dans les humbles églises de quartier, dans les petites chapelles, où le vrai peuple va faire ses dévotions, ce peuple à la foi naïve comme la sienne, ce peuple dont il est.

Ce que sa physionomie a de plus remarquable, ce sont ses yeux. Ces yeux très petits, d'un gris bleu restent habituellement voilés par

les paupières. Ils manquent totalement d'expression ou plutôt ils ont l'expression des yeux de quelqu'un occupé à regarder en dedans. Mais qu'un objet les attire, aussitôt ils se prennent à vivre; ils se fixent, pareils à des vrilles sur cet objet, ou bien ils deviennent malicieusement rieurs quand l'écrivain trouve l'occasion d'exercer son ironie, cette ironie fine et légère dont ses écrits sont parsemés et comme éclairés.

***

Alexandre Pappadiamandi est né en 1851 dans l'île de Skyathes. Fils d'un ecclésiastique, il avoue avec une bonhomie charmante que jamais il ne fera mentir son origine. Du pappas, il a gardé les allures; il assiste à tous les offices quotidiens, j'ai dit qu'il y prend même part comme chantre; il suit à la lettre tous les commandements de l'église. M. Nirvâna raconte qu'un jour pendant le carême sévère qui précède la fête de Pâques, il le vit très malade dans les bureaux du journal *Acropolis*. Il lui conseilla

de se soumettre au régime lacté.

—Tout ça c'est fort bien, répondit Papadiamandi. Mais, ajouta-t-il d'un ton affigé, plein d'une sincérité et d'un conviction enfantines, puis-je prendre du lait en plein carême?

Qui croirait en lisant ses contes que leur auteur est un personnage aussi dévot? Dans ses récits, le pappas, le moine apparaît fréquemment et joue un rôle de quelque importance, mais quand Pappadiamandi met en scène des ecclésiastiques grecs, il les décrit, tels qu'ils sont dans la réalité, serviteurs de Dieu, mais hommes aussi après tout, ardents éducateurs du peuple, poussant leurs élèves à s'instruire, à s'élever, épris de la liberté de la patrie et de la grandeur de l'hellénisme, nullement doctrinaires, très souvent accueillants aux idées larges et généreuses. Cela explique pourquoi — il faut rendre cet hommage en passant à la religion orthodoxe —, Pappadiamandi entre une nouvelle, une chronique ou un conte, se permet de traduire les œuvres des

philosophes les moins religieux sans que sa conscience en éprouve le moindre scrupule. Demandez lui de vous fixer un rendez vous. Il vous répondra: «Venez donc m'attendre, à telle heure, à la porte de telle église, à la sortie des vêpres où je vais chanter». Si vous manifestez un certain étonnement qu'un homme de sa valeur, aux connaissances si étendues, fasse une besogne de sacristain, d'enfant de chœur, il vous dira avec un candide sourire: «Que voulez-vous, je suis le fils d'un pappas et l'atavisme parle en moi.» Chose curieuse, lorsqu'il vous aura quitté, après l'office, il ira peut-être écrire un conte qui sera plein de tableaux païens. Qu'ils le veuillent ou non, les vrais écrivains de la Grèce moderne ne pourront jamais s'affranchir de cet admirable joug de l'antiquité grecque dont ils sont les héritiers directs

Jeune homme, Pappadiamandi vint à Athènes, attiré par la capitale renaissante, sous prétexte de suivre des cours à l'Université. Il

voulait vivre au milieu d'un centre intellectuel, mais les cours professés du haut d'une chaire avaient pour lui moins d'intérêt que ses livres et surtout que ce grand livre de la vie dans lequel il sait si bien lire. Il apprit des langues étrangères et se livra à cette besogne ingrate des traductions pour gagner son pain. Entre temps il écrivait des romans, des contes, des chroniques, il cultivait la poésie. Sa première œuvre *L'Emigrante* parut dans le journal *Néologos* de Constantinople. D'autres publications le comptèrent ensuite au nombre de leurs collaborateurs: l'*Acropolis*, dont il fut longtemps le traducteur attitré, la *Revue de l'Hestia*, le journal du poète dramatique Coromilas, les *Panathénées* qui donnent encore des choses de lui.

On pourait difficilement dresser un catalogue exact de ses œuvres et je crois qu'il serait bien embarrassé de le dresser lui-même. Mais ce serait une vraie perte pour les

lettres grecques si on laissait tomber dans l'oubli *La Glaneuse*, *Double Chagrin*, *La Chance venue d'Amérique*, *Un Rêve sur les Flots*, *La Tueuse*, *Autour du Lac*, et tant d'autres œuvres exquises.

«Pappadiamandi, a dit M. Nirvâna, »n'a rien de l'homme de lettres. »Qu'écrit-il au juste ? Des contes ? »Des chroniques ? Des impressions? »Des poèmes en prose ? Il l'igno»re lui-même. C'est surtout un »poète».

Je dirai, c'est surtout un conteur, un conteur d'une valeur, d'un mérite peu communs. Du conteur il a toutes les qualités: l'abandon et le naturel que rehausse une grâce tout attique, la douce mélancolie que tempère une ironie souriante, l'observation aiguë voilée par une poésie délicate, la description brève mais précise qu'un charme léger rend encore plus attrayante, le tour de phrase élégant que n'alourdissent pas des redites voulues, l'émotion contenue, l'art

de mettre en relief les traits principaux en quelques lignes, celui de camper un personnage en peu de mots, et enfin, don suprême, le talent de paraître causer avec le lecteur.

Tel de ses romans, *La Tueuse* par exemple, est une œuvre fouillée, d'une psychologie profonde, mais en la lisant on sent que l'auteur manque un peu d'envergure. Il se sert pour le roman de ses ressources de conteur: il s'attarde en chemin, il butine dans les sentiers, il fait l'école buissonnière sous les grands arbres au bord de l'eau. C'est charmant, mais cela nuit à la progression constante de l'intérêt. Lisez tout de suite après un conte de lui : vous le retrouverez en entier.

Veut-on avoir une idée de son talent descriptif ? Il faut savourer ce passage. Il s'agit d'une jeune fille de seize ans qui se baigne la nuit au clair de lune dans une petite anse au pied d'un rocher.

«Ce fut pour moi une jouissance «sans nom, un rêve miraculeux. Elle «s'était un peu éloignée de la rive «et flottait en me tournant le dos, «les regards vers l'Orient. Je voyais «sa chevelure brune et pourtant «dorée, emperlée, son cou d'un beau «dessin, ses épaules d'un blanc de «lait, ses bras faits au tour, noyés «confusément dans le nuage de pous-«sière blonde versée par Phoebé. «Dans les intervalles d'ombre et de «lumière, j'apercevais sa taille sou-«ple, ses hanches, ses jambes, ses «pieds baisés par la vague, je de-«vinais sa poitrine, ses seins ronds «et saillants caressés par l'haleine «de la brise, parfumés par l'arome «de la mer. C'était un souffle, une «forme idéalisée, un rêve passant «sur les flots. C'était une néréïde, «une nymphe, une sirène voguant «comme vogue une nef magique, la «nef des songes.[1]»

[1] Un Rêve sur les Flots.

L'auteur ne décrit là que quelque chose d'assez banal en somme, mais connait-on un petit tableau plus frais, plus doucement poétique, plus délicatement ému? Et ce n'est là qu'une traduction. Or, une traduction, si fidèle qu'elle soit, ne peut valoir l'original. Pappadiamandi au surplus se prête difficilement à une traduction en français, non pas que son vocabulaire soit hérissé de mots ou d'expressions intraduisibles, mais parce que ses périodes déroutent le lecteur français. Il y a chez lui des phrases dont le point final ne se trouve qu'au bout de deux pages et ces phrases sont coupées par des incidentes, hâchées par des parenthèses. Pourtant, elles ne causent aucune fatigue au lecteur tant l'écrivain a de talent. Mais si l'on veut les traduire telles quelles en français sans les morceler, on produira le plus abominable des amalgames.

Au reste, Pappadiamandi écrit un grec excellent; il n'a aucune des

exagérations voulues et trop souvent maladroites des écrivains partisans du langage populaire, mais aussi il n'a aucune des pédanteries des écrivains qui se piquent d'un classicisme prétentieux.

Le conte dont je viens de citer un passage exhale un parfum antique Pappadiamandi s'y révèle—la comparaison va peut-être l'horripiler— le digne descendant de Longus. Lisez ce conte pourtant : cela vous rappellera *Daphnis et Chloé*, mais le Daphnis et la Chloé d'un écrivain chez qui l'ironie se mêle à l'ingénuité et qui aurait lu *Paul et Virginie*.

Les œuvres de Pappadiamandi constituent une source précieuse de documents sur les mœurs grecques, ces mœurs si curieuses qui présentent un mélange d'antique et de moderne, de superstition et de libéralisme, de paganisme et de sentiments chrétiens, de barbarie et de civilisation. A force d'aiguiser son observation, il atteint à des

prodiges de réalisme. Les écrivains les plus réalistes gagneraient à prendre des leçons chez lui. Il faut lire *La Chance venue d'Amérique*; c'est d'une vérité extraordinaire, sans rien d'excessif. Jamais peut-être le paysan n'a été décrit avec ce relief, avec cette intensité de vie, avec cette simplicité qui constitue un attrait de plus.

On voudrait pouvoir donner un résumé de ce conte là. Mais — et cela est vrai de toutes les œuvres de notre auteur — ce serait le déflorer complètement, tant il échappe à l'analyse. Voilà sans doute un éloge de plus à adresser à l'écrivain : la qualité principale d'un conte n'est-elle pas justement de se prêter peu à un sec et bref compte-rendu qui lui enlèverait tout son charme, toute sa saveur ?

Il ne faut donc pas se permettre d'analyser les œuvres de Pappadiamandi. Ce serait le trahir. Il faut le lire et le relire pour le goûter pleinement, et parce qu'il

est un écrivain vraiment génial, parce qu'il est un peintre admirable des mœurs grecques, parce qu'il fait honneur à son pays et aux lettres grecques, les Grecs se doivent à eux-mêmes de l'honorer à leur tour et de secouer vigoureusement le manteau d'indifférence dont ils l'ont revêtu.

Jean Darges.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΚΡΗΤΗΣ

Un Rêve sur les Flots

UN RÊVE SUR LES FLOTS

CONTE NÉO-GREC

J'étais un pauvre berger de montagne, un berger de dix-huit ans, d'une ignorance profonde. Cependant, sans m'en douter, j'étais heureux. La dernière fois que je goûtai la félicité, ce fut pendant l'été de l'année 187.... J'étais alors un bel éphèbe et je voyais mon visage bruni par les rayons du soleil et précocement mûri, se refléter dans les ruisseaux et dans les fontaines, et j'assouplissais mon corps nerveux et élancé sur les rochers et les collines.

L'hiver suivant Sissoïs, le pappas, ou Sissonis, comme l'appelaient les paysans, me prit à ses côtés pour m'instruire. C'était un ancien instituteur et dans le village on ne le désignait que sous le titre de «le maître d'école». La Révolution l'avait trouvé moine et diacre, mais il s'était épris d'une jeune turque, à ce qu'on racontait. Enlevée par lui à un harem de la ville de Smyrne, elle avait reçu le baptême. Il avait ensuite épousé la néophyte.

Quand, sous le gouverment de Capodistria, les événements eurent repris leur cours normal, Sissoïs s'était mis à enseigner dans différentes écoles de la Grèce. Il avait acquis ainsi une certaine réputation sous le nom de «Sotiraki l'instituteur». Plus tard,

quand il eut assuré l'avenir de sa famille, il se souvint de ses anciennes obligations. Cette fois, comme il ne pouvait plus aspirer à la prêtrise, il reprit le froc de simple moine et fit pénitence dans le couvent de l'Evanghelismos. Là, il pleura sur son péché en faveur duquel la conversde sa femme qui lui était due, plaidait comme circonstance atténuante.

Après avoir reçu du vieux Sissoïs les premières notions de savoir, je fus envoyé comme boursier du couvent dans un séminaire de province où je fus placé immédiatement dans la classe supérieure. Ensuite on m'envoya au séminaire d'Athènes. Pour tout dire, je commençai mes études à l'age de vingt ans et je quittai l'Université à trente, ayant en poche mon diplôme de licencié en droit. Cela ne me servit guère. Aujourd' hui, je continue à travailler comme clerc dans l'étude d'un célèbre avocat et homme d'Etat athénien, que je hais, je ne sais pour quelle cause occulte, peut-être parce que je suis sous sa dépendance et parce qu'il est mon bienfaiteur. Je suis maladroit et malhabile et dans l'incapacité de profiter de ma situation de courtisan éternel auprès d'un homme célèbre.

Pareil au chien qui dans la maison de son maître est attaché de trop court et ne peut aboyer ni mordre hors du rayon et du cercle que trace sa courte chaîne, de même je ne puis dire, ni faire rien de plus que ce que me permet le pouvoir limité que je possède dans l'étude de mon patron.

*
* *

La dernière année pendant laquelle, ignorant encore la civilisation, je restai un homme naturel, fut justenent cette année 187...

pendant l'été. J'étais un bel éphèbe, un berger aux cheveux chatains et je faisais paître les chèvres du couvent l'Evanghelismos sur les montagnes qui bordent la mer. Ces montagnes s'élèvent par des falaises taillées à pic au dessus du Royaume des eaux et de celui des autans. Tout cet endroit-là appelé Xarméno (1) à cause des vaisseaux qui s'y réfugient, chassés, dégréés par la violence des tempêtes, m'appartenait. Ma côte escarpée et pierreuse comprenant Platana, Mégha-Ghialo, Klima, était exposée au nord et au nord est. J'avais l'air d'être apparenté a ces deux vents qui mêlaient mes cheveux, qui les tordaient comme ils le font des arbrisseaux ou des oliviers sauvages pliant sous les éternels coups de fouet de leur souffle.

Les bois, les ravins, les plaines, toute la grève et les montagnes, tout cela m'appartenait. Le champ était à l'agriculteur seulement le jour où il venait labourer ou semer après avoir fait trois fois le signe de la croix en disant :

«Je sème ce champ au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit pour que l'étranger et le passant et l'oiseau de l'air puissent se nourrir et pour que je puisse à mon tour recueillir le fruit de mes peines».

Quant à moi, le patre, je moissonnais une partie du champ sans l'avoir labouré ou semé. J'imitais en cela les disciples affamés du Christ et sans m'en douter, je mettais en pratique les ordonnances du Deutéronome.

La vigne n'appartenait à la pauvre veuve qu'aux heures où elle venait la souffrer, ou

(1) Mot qui signifie : dégréé. (Note du Traducteur).

y musarder ou remplir son panier de raisins, ou faire la vendange s'il restait quelque chose à vendanger. Le reste du temps, cette vigne était ma propriété.

A l'époque de la moisson et de la récolte des fruits, j'avais comme concurrents les employés de la mairie, c'est-a-dire les gardes champêtres qui, sous prétexte de veiller sur les champs et les jardins du pauvre monde, entendaient réserver pour eux ce qu'il y avait de meilleur. Ceux-là ne me voulaient vraiment pas de bien et je les considérais comme de terribles rivaux.

Mon domaine se trouvait en réalité un peu plus haut, hors du rayon des oliviers et des vignes; mais j'en franchissais fréquemment les limites. Sur les hauteurs, entre deux ravins et trois cimes couverts de buissons sauvages, d'herbe et de bruyères, je faisais paître les chèvres du couvent. J'étais un apprenti berger aux gages de cinq drachmes par mois porté s à six dans la suite. En sus, le couvent me donnait des bandes de toile pour me faire des jambières et aussi en abondance des pains noirs ou «gateaux» comme les appelaient les moines

Quand je descendais au bas de mon domaine j'avais comme voisin un petit seigneur campagnard fort original, Monsieur Moschos, qui habitait une jolie petite tour avec sa nièce Moschoula. Il avait adopté cette dernière et l'avait recueillie auprès de lui car il était veuf et sans enfants. Elle était fille unique, orpheline de père avant que de naître et il l'aimait comme si elle eût été sienne.

Monsieur Moschos, avait fait fortune dans des spéculations et aussi dans des voyages. A cet endroit il possédait un coin à

lui qu'il avait agrandi en achetant huit ou dix champs voisins. Il avait entouré le tout d'un mur, acquérant ainsi une propriété très grande pour notre pays, d'une étendue de plusieurs hectares. La construction du mur d' enceinte coûta beaucoup, peut-être plus que tout le reste, mais Monsieur Moschos qui voulait pour lui et sa nièce un petit royaume bien séparé, n'avait pas regardé à l'argent. Il y avait bati dans le fond une maison à deux étages ayant l'apparence d' une tour; il avait capté et réuni des sources disséminées dans la propriété; il avait creusé et construit un puits pour l'arrosage et avait divisé son domaine en quatre parties. On y voyait une vigne, un bois d'oliviers, un verger plein d'arbres fruitiers et un jardin potager.

Etabli là, il vivait toujours à la campagne, se rendant rarement à la ville. Sa propriété se trouvait au bord de la mer: le mur du fond d'adossait au sommet d'une colline, tandis que le mur de devant était mouillé par les embruns les jours où le vent du Nord soufflait avec force.

* * *

Pour lui tenir compagnie Monsieur Moschos avait sa pipe, son chapelet, son sarcloir et sa nièce Moschoula. La jeune fille semblait de deux ans moins agée que moi. Toute mignonne, elle sautait de rocher en rocher, elle courait de baie en baie à la recherche de coquillages, à la poursuite de crabes. C' était une jolie brune ressemblant à la fille de la Chanson, dorée par le soleil, que «les fils de sa mère avait commise au soin de garder les vignes. — Tu es belle, toi qui es près de moi, toi qui as des yeux de co-

lombe.»Son cou qui transparaissait sous le col était plus blanc que son visage

Elle avait le teint vermeil. Je trouvais qu' elle ressemblait à une de mes chèvres, petite de taille et délicate de formes, au pelage luisant, et qu'à cause de cette ressemblance j'avais baptisée du nom de Moschoula. La fenêtre du côté est de la tour s' ouvrait sur la prairie qui s'étendait au delà de la colline couverte de buissons odoriférants, de bruyères et dont la terre argileuse était rude. C'est là que commençait mon domaine à moi. J'y venais souvent faire paître les chèvres des moines, mes pères spirituels

Un jour en comptant mes chèvres comme d'habitude-il y en avait cinquante-six à cette époque, alors que d'autres fois leur nombre se montait à soixante ou descendait à quarante-cinq-je m'aperçus que Moschoula, ma préférée, était restée en arrière et n'était point présente au comptage. Je ne trouvais plus que cinquante-cinq bêtes. Si une autre chèvre m'eut manqué j'aurais bien remarqué son absence, mais sans pouvoir dire du premier coup laquelle de toutes était absente. Or l'absence de Moschoula m'était sensible. Je pris peur. L'aigle ne l' aurait-il pas enlevée ?

Dans ces endroits peu élevés, les aigles ne daignaient pas nous visiter souvent. Leur grand centre d'opérations se trouvait du côté de l'ouest, sur les hauteurs pierreuses et blanches portant le nom significatif d'Aétofolia (nid d'aigles.) La chose ne me paraissait pourtant ni étrange, ni insensée que l' aigle fut descendu par exception, tenté par les appâts de ma petite chèvre.

Je criai comme un fou :

— Moschoula ! Où est Moschoula !

Je n'avais même pas remarqué la présence de Moschoula, la nièce de Monsieur Moschos, laquelle se trouvait là tout près. Le hasard avait voulu qu'elle eut sa fenêtre ouverte. Le mur du jardin et celui de la maison qui s'appuyait dessus étaient éloignés de cinq cents pas de l'endroit où je me trouvais. En m'entendant crier, le jeune fille s'était d' abord dressée, puis s'était penchée sur le zebord de la croisée. Elle demanda:

—Pourquoi cries-tu ainsi ?

Je ne savais que dire. Pourtant je finis par répondre:

—J'appelle ma chèvre Moschoula. Il ne s' agit pas de toi.

J'avaisa peine fini de parler qu'elle ferma la fenêtre et disparut.

Un autre jour de cette même croisée et de la même place, elle se mit à me regarder. J'étais couché à l'ombre, laissant paître mes chèvres et je sifflais une chanson, un refrain de berger.

Je ne sais pas pourquoi elle eut la fantaisie de m'appeler.

—Tu fredonnes toujours ainsi, mais je ne t'ai jamais entendu jouer de la flûte... tu es berger et tu n'as pas de flûte? Cela me semble un peu étrange.

J'avais bien une flûte, mais je manquais d'audace pour m'en servir quand je savais qu' elle pourrait m'écouter. . . . . Cette fois là je me piquai d'en jouer pour lui faire plaisir. Je ne sais pas ce qu'elle pensa de mon talent sur cet instrument. Je sais seulement qu'elle m'envoya en récompense quelques figues sèches et un gobelet plein de raisiné.

* *
*

Un soir je fis descendre mes chèvres au

bord de la mer entre les rochers qui tantôt s'avancent en promontoires et tantôt se creusent en grottes. Là, le flot forme mille petits golfes charmants, mille sinuosités, mille petites anses, mille dédales en s'insinuant entre les blocs de pierre, en murmurant, en se frangeant d'écume, en clapotant. Ce clapotis de l'eau est semblable au bégayement joyeux d'un bébé qui s'agite dans son berceau, qui a envie de se lever, de s'élancer dans les bras de sa mère qui lui fait risette. Un soir, dis je, je fis descendre mes chèvres au bord de la mer, suivant une habitude ancienne pour leur faire manger des plantes marines. Le rivage me parut miraculeusement joyeux et beau. Sa vue éveilla en moi un violent désir, celui de me jeter à l'eau pour m'y baigner. C'était pendant le mois d'août.

Je conduisis mon troupeau entre deux ravins, un peu au delà d'un rocher sur le dos duquel se creusait un petit sentier par où j'étais venu et par où, à la brune, je comptais revenir à la bergerie en suivant la montagne. J'y laissai mes chèvres paître le fenouil maritime et les algues marines, bien qu'elles fussent rassasiées. Je sifflais doucement pour les engager à se coucher, à se reposer, à m'attendre. Elles obéirent et s'installèrent, très tranquilles Dans mon troupeau il y avait sept a huit boucs porteurs de clochettes dont j'aurais entendu le son de loin si mes bêtes donnaient des signes d'inquiétude.

En me laissant glisser sur la pente, je redescendis au bord de l'eau. Le soleil venait de se coucher et la lune presque ronde, commençait à luire très bas à une hauteur de deux roseaux mis bout à bout au -dessus des montagnes de l'île d'en face. Mon rocher a

moi était tourné vers le nord et aussi vers l'ouest, du côté du promontoire, de sorte qu'à ma droite, je voyais une partie de l'horizon doré par le soleil qui venait de disparaitre. C'était là la queue brillante qu'il traine après soi, ou, d'après ce qu'on raconte, le beau tapis que sa mère étale devant lui afin qu'il y prenne place pour le repas du soir.

A droite de la falaise qui surplombait la mer, l'eau s'était creusé une sorte de retraite dallée de coquillages blancs semblables à des cristaux et de cailloux aux mille couleurs brillantes, une retraite qu'on aurait dit luxueusement ornée par les nymphes marines. Un petit sentier partant de la porte basse du mur d'enceinte du domaine de Monsieur Moschos, lequel mur s'étendait sur plusieurs centaines de mètres le long du rivage, contournait la côte abrupte et conduisait à cette petite retraite.

Je me débarrassai vivement de ma chemise, de mon pantalon et je tombai à l'eau. Je me lavai, je plongeai, je nageai pendant quelques bonnes minutes. Je ressentais un plaisir, un délice inexprimable: je m'imaginais faire partie du flot, être de son essence même. Je n'aurais jamais eu le courage de sortir de la mer, je n'en aurais jamais eu assez de nager, si le souci de mon troupeau ne m'eut importuné. Mes bêtes obéissaient certainement à ma voix et se tenaient tranquilles quand je le leur ordonnais, mais c'étaient des bêtes après tout, insouciantes et indociles comme de petits enfants. Je craignais que quelques-unes d'entre elles, prises de caprice, ne s'échappassent. Alors, guidé seulement par le son de la clochette des boucs, j'aurais dû, toute la nuit, courir à leur recherche. Quant à Moschoula, pour

être sûr qu'elle ne fuirait pas de nouveau comme la dernière fois, alors qu'un inconnu -ah! si je le tenais !-s'était emparé d'elle pour lui enlever la clochette dorée qu'elle portait au cou nouée avec un ruban rouge, j'avais eu soin de l'attacher au pied d'un buisson, un peu au-dessus du rocher à la base duquel j'avais laissé mes habits avant de me jeter à l'eau.

Je sautai hors de la mer, je remis ma chemise, mon pantalon et je fis un pas en avant sur la crête du rocher dont les pieds baignaient dans les flots Arrivé là, j'aurais détaché Moschoula, ma petite chèvre, et faisant encore deux ou trois cents pas, j'aurais rejoint mon troupeau. Gravir cette montée, cette pente raide était pour moi un jeu d'enfant, un jeu pareil à celui des gamins qui se piquent de franchir de bas en haut, d'une seule enjambée les quelques marches d'un escalier de marbre.

Au moment où je me disposais à monter, j'entendis dans la mer un bruit très fort, un bruit pareil à celui que produit la chute d' un corps dans l'eau. Ce bruit venait de cette petite retraite tapissée de cailloux, demeure qu'embellissait parfois la présence des nymphes.Je savais que Moschoula, la nièce de Monsieur Moschos venait quelquefois s'y baigner. Je n'aurais jamais osé approcher autant de son domaine si j'avais su qu'elle avait l'habitude de venir prendre son bain au clair de la lune, car je n'ignorais point qu'elle était coutumière de la chose, la matin, au lever du soleil.

Je fis deux ou trois pas sans le moindre bruit, je grimpai, puis je me penchai avec grande précaution vers la petite retraite, dissimulé par les joncs et par la crête du

rocher. Je vis alors Moschoula qui, toute nue,s'était effectivement jetée à l'eau et se baignait.....

* * *

Je la reconnus tout de suite à la clarté pâle de la lune qui argentait la nappe infinie de la mer d'un calme plat, faisant tourbillonner autour d'elle les flots phosphorescents. Elle avait plongé et avait mouillé ses cheveux dont les tresses laissaient échapper des torrents de perles. Maintenant elle flottait. Par hasard, elle regardait de mon côté. Elle était bonne nageuse.

Pour m'en aller, il me fallait immanquablement me tenir un instant debout sur la pointe du rocher, ensuite me pencher derrière les joncs, enfin délier ma chèvre et disparaître à pas de loup. Mais cet instant là suffisait pour que Moschoula me vit. Il était impossible que je me rendisse invisible justement parce qu'elle regardait de mon côté. Ma taille se serait dressée et dessinée nettement à la lumière de la lune. La jeune fille m' aurait vu sans aucun doute. Oh! alors comme elle se serait effarouchée, comme elle aurait crié. Sans compter qu'elle m' aurait prêté ensuite des projets coupables. Dans ce cas, malheur au jeune patre !

Ma première idée fut de tousser pour signaler ma présence et de lui crier:

—Je me suis trouvé là sans rien savoir.... . . . . Ne t'effraye pas!....Je m'en vais à l'instant, ma petite.

Cependant, je ne sais pourquoi, je fus grossier et manquai d'audace. Personne ne m' avait enseigné les belles manières dans mes montagnes. Je me fis petit, je redescendis au pied du rocher et j'attendis . . . .

Elle ne tardera pas, me disais-je. Tout à l'heure elle aura fini de nager, elle s'habillera et s'en ira....Elle suivra le petit sentier et moi je grimperai la côte...

Et alors, je me souvins de Sissois et du confesseur du couvent, le pappas Grégoire, qui m'avaient souvent conseillé de fuir les tentations féminines.

En dehors de l'attente, il ne me restait en effet que la fuite. Je pouvais me lancer dans la mer tout habillé et nager dans les eaux très profondes du côté de l'ouest. Du point où je me trouvais, au dessus de l'endroit où se baignait la jeune fille, jusqu' au golfe principal et jusqu'à la plage,sur une distance d'un demi-mille environ, le rivage était excessivement profond, tout hérissé de falaises taillées à pic. Là où j'étais seulement la mer formait cette petite anse entre des rochers et des grottes.

J'aurais abandonné à son sort Moschoula, ma petite chèvre, attachée là haut, et aussitôt arrivé sur la grève avec mes vêtements trempés, car je devais me mettre à l'eau tout habillé, ruisselant d'écume salée, j'aurais fait deux mille pas pour retourner auprès de mon troupeau par un autre sentier. Je serais ensuite descendu chercher ma chèvre Moschoula. Dans l' intervalle, la la nièce de Monsieur Moschos aurait eu le temps de s'en aller sans laisser certainement des traces de son passage. Ce dessein, un vrai travail d'Hercule, était très pénible à mettre à exécution. Et puis pour l'exécuter, il me fallait au moins une heure: que serait alors devenu mon troupeau?

Je devais donc rester là attendre que la jeune fille eut fini, ne pouvant pas prendre un autre parti. Je retenais non souffle.

Elle ne pouvait se douter de ne présence. Après tout ma conscience neme reprochait rien.

Si innocent que je fusse, je ne manquais point cependant de curiosité. Je remontai bien doucement sur la pointe du rocher, toujours dissimulé par les joncs. Je ne penchai pour voir la jeune fille.

Ce fut pour moi une jouissance sans nom, un rêve miraculeux. Elle s'était éloignée un peu de la rive et flottait en me tournant le dos, les regards vers l'orient. Je voyais sa chevelure brune et pourtant dorée, emperlée, son cou d'un beau dessin, ses épaules d'un blanc de lait, ses bras faits au tour, noyés confusément dans le nuage de poussière blonde versée par Phoebé.

Dans les intervalles d'ombre et de lumière j'apercevais sa taille souple, ses hanches, ses jambes, ses pieds baisés par la vague. Je devinais sa poitrine, ses seins ronds et saillants, caressés par l'haleine de la brise, parfumés par l'arome de la mer. C'était un souffle, une forme idéalisée, un rêve passant sur les flots C'était une néréide, une nymphe, une sirène voguant comme vogue une nef magique, la nef des songes....

En ce moment l'idée ne me vint pas que grimpant sur le rocher, debout ou courbé en deux, avec l'intention de m'en aller, il était certain que la jeune fille ne pourrait pas me voir et qu'il me serait parfaitement possible de faire retraite en bon ordre Elle regardait vers l'est : je me trouvais donc derrière elle. Mon ombre même n'aurait pu l'effrayer car la lune venant de se lever, cette ombre se serait étendue vers

l'occident, derrière la falaise, bien au dela da la petite retraite.

Mais j'étais resté bouche bée, en extase, oublieux de toute chose terrestre.

*
* *

Je ne puis dire si, en ce moment, j'eus des pensées licencieuses, ou si j'en vins à faire des souhaits méchants. — Que ne courait-elle quelque danger ? Que ne criait-elle? Ne pourrait-elle pas voir au fond de l'eau un poisson quelconque qu'elle prendrait pour un chien de mer. pour un monstre ? Ah! si elle appelait au secours !.....

A la vérité, je ne pouvais me lasser de contempler le rêve voguant sur les flots. En ce moment mon idée première me revint d'une façon étrange. Je pensai à me jeter dans la mer, du côté opposé à celui où elle nageait, d'aller jusqu'à la plage et de fuir, de fuir la tentation.

Mais j'étais toujours attiré par mon rêve.., Tout à coup je fus rappelé à la réalité par la voix de ma chèvre Moschou la quise mit à bêler.

Je n'avais pas prévu cela. Je pouvais metaire, mais il m'était malheureusement impossible d'imposer silence à ma chèvre. Je ne savais pas qu'il existe des muselières provisoires, telles que des lianes ou des touffes de buissons branchus. J'ignorais le métier de voleur d'animaux domestiques, ce métier qu'exerçait l'inconnu qui avait enlevé la clochette de Moschoula, mais qui ne lui avait pas coupé la langue. Aurais-je connu d'ailleurs l'existence de muselières de ce genre que je n'aurais pu prévoir ce qui m'arrivait là pour prendre mes précautions à l'avance.

Affolé, je courus vers ma chèvre pour lui mettre la main sur le museau et pour l'empêcher ainsi de bêler.....A cet instant, le souci de la jeune fille qui nageait fut justement cause que je l'oubliai complètement. Je ne pensai pas qu'elle pourrait me voir. Je me dressai à moitié et je mis le pied sur le rocher pour aller vers ma chèvre.

L'amour que je nourrissais pour ma petite Moschoula me poussait surtout. La corde avec laquelle je l'avais attachée était trop courte. Ne s'était-elle pas prise dans cette corde? Ne s'était-elle pas serré le cou avec? La malheureuse bête ne risquait-elle pas de s'étrangler?

*
* *

Je ne sais si la jeune baigneuse entendit le bêlement de ma chèvre. Mais quoi d'étonnant à ce qu' elle l'eût entendu ? Il n'y a rien d'étrange à ce quelqu' un qui nage à quelques mètres de la côte entende la voix d'un animal. Toutefois il suffit de ce seul instant où je posai le pied sur le rocher pour trahir ma présence. La jeune fille, qu'elle eut ou non entendu le bêlement de ma chèvre—je crois plutôt qu' elle l'entendit, car elle regardait de mon côté—aperçut mon ombre sur la falaise entre les joncs et poussa un cri rauque.

Alors je fus saisi d'un chagrin, d'une émotion, d'une peur indéfinissables. Mes

genoux fléchissaient. Hors de moi, je pus à peine trouver de la voix pour crier:

—N'aies pas peur:....ce n'est rien... ..je ne te veux pas de mal.

Et dans mon agitation extrême, je me demandai s'il fallait me jeter à l'eau pour voler au secours de la jeune fille ou m'enfuir au pas de course...Ma voix, tout autant que ma présence ou ma fuite, suffisait également à lui rendre courage.

A cet instant même, par une coïncidence nullement bizarre, car ces lieux sont fréquentés par les habitants de la côte qui ont l'habitude de se livrer à la pêche, une barque apparut. Elle venait de doubler le promontoire du sud-est, lequel forme à sa droite de petits golfes.Sous la poussée de ses rames, elle avançait lentement vers nous. Et sa présence, loin de rassurer la jeune fille, contribua à augmenter sa terreur.

Elle eut un cri d'angoisse et je la vis s'enfoncer, disparaître dans les flots.

Je ne pouvais plus hésiter. La barque était distante de vingt brassées, moi je n'en étais qu'à cinq. Immédiatement, sans me dévêtir. je me jetai du haut du rocher, la tête la première, dans l'eau profonde de trois mètres environ. J'en atteignis le fond sablonneux où le manque de pierres et de récifs me mettait à l'abri de tout péril. Je revins rapidement à la surface.

Je n'étais qu'à trois ou quatre brassées de

l'endroit où la mer forme des cercles et des tourbillons d'écume, lesquels pouvaient devenir pour la malheureuse enfant un tombeau humide,immédiat,et qui sont les seules traces que laissent un noyé.

Je nageai vigoureusement et fus bientôt près d'elle.

Je vis son joli corps se débattre plus près du fond qu'à la surface de la mer, être plus près de la mort que de la vie. Je plongeai, je saisis la nageuse et je remontai.

Comme je la tenais étendue sur mon bras gauche, il me sembla sentir sur ma joue son faible souffle. Grâce à Dieu, j'étais arrivé à temps!...Cependant, elle ne donnait pas des signes de vie bien apparents....Je la secouai rudement pour lui permettre de revenir à elle, je l'assujettis sur mes épaules et m'aidant de mes jambes et de mon bras droit, je nageai vers le rivage. Mes forces décuplaient comme par miracle.

Je sentais la frêle créature s'attacher fortement à moi dans son désir inconscient de vivre. Oh! comme je souhaitai qu'elle vécût et qu'elle fût heureuse! Je n'eus en ce moment aucune pensée basse ou intéressée. Je me sentais au contraire le cœur plein de désinteressement, de dévouement. Jamais je n'aurais demandé la récompense de mon acte.

Je me souviendrai longtemps encore du corps léger et délicat de l'innocente jeune fille, de ce corps que j'ai senti si près du

mien pendant ces quelques minutes de ma vie, tellement inutile dans la suite. Ce fut un rêve, un leurre, un charme. Combien cet embrassement différait des étreintes vénales, des tendresses bestiales, des amours lubriques du monde. Ce corps flèxible ne constituait pas un poids. Quelle jouissance reposante au contraire j'éprouvais à le tenir ainsi ! Jamais je ne me suis senti aussi léger qu' au moment où ce corps reposa sur moi, car j'étais l'homme qui avait réussi à serrer entre ses bras un rêve, son Rêve !

* * *

Moschoula vécut. Je l'ai rarement revue depuis et je ne sais ce qu'elle devient aujourd'hui; une simple fille d'Eve sans doute comme le sont toutes les femmes.

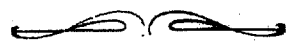
Je payai cependant la rançon de sa vie. Ma malheureuse petite chèvre que j'avais oubliée pour elle, s'était en effet pris le cou dans la corde avec laquelle elle était attachée et s'était étranglée. Je ne la pleurai pas car elle avait été sacrifiée à la jeune Moschoula.

Grâce à la bienfaisance, à la charité des moines, je pus étudier, devenir avocat.... C'était fatal d'ailleurs puisque j'avais passé par deux séminaires.

N'est-ce-pas peut-être cette circonstance, le souvenir de ce rêve de la jeune fille se baignant, qui m'a empêché d'entrer dans les

ordres? Mais ce souvenir ne devait-il pas justement me pousser au contraire à me faire moine?

Le vieux Sissoïs avait raison de dire que si l'on voulait me faire embrasser la prêtrise, on ne devait pas m'envoyer étudier loin du monastère. Pour le salut de mon âme, l'instruction rudimentaire qu'il m'avait donnée était plus que suffisante. Et maintenant, quand je pense à la corde avec laquelle Moschoula, ma petite chèvre, a été étranglée et à celle avec laquelle le chien est attaché dans la cour de son maitre, comme je l'ai dit en commençant, je demande si ces deux cordes n'avaient pas de rapport entre elles, si elles ne constituaient pas ma part d'héritage suivant l' expression biblique. Que ne suis-je encore pâtre dans les montagnes !»

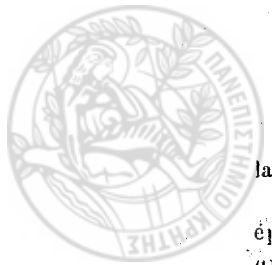


L'Amour
dans les Neiges

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΚΡΗΤΗΣ

L'AMOUR
DANS LES NEIGES

CONTE NÉO GREC



Au cœur de l'hiver, aux approches de la Noël, de la Saint-Basile, des Rois.

Le vieux se levait le matin, jetait sur ses épaules sa lourde cape, le seul vêtement qui lui restat de ses années de fortune, et il descendait au marché, au bord de la mer. Tout en s'éloignant de sa maison décrépite, il murmurait de façon à être entendu de sa voisine :

«Ca, c'est du béguin, ce n'est pas de la soupe : ca, c'est de l'amour, ce n'est pas de la vieillesse». Il avait tellement l'habitude de répéter cette phrase que toutes les jeunes voisines qui l'entendaient, lui donnèrent le surnom de «Père Jean l'Amour.»

Certes, il n'était plus jeune, ni beau et

ses «aspres» s'étaient envolés depuis longtemps. Depuis longtemps il avait gaspillé tout cela, à l'époque, où, avec son bateau il allait à Marseille.

Cette même cape lui avait servi à ses débuts, le jour où, pour la première fois, il s'était embarqué sur la bombarde de son cousin. Grace aux parts qui lui étaient revenues sur ses voyages, il avait réussi à devenir le co-propriétaire du bateau. Puis il avait eu un voilier à lui tout seul et ses traversées furent fructueuses. Il avait porté des draps anglais, des gilets de velours, des chapeaux hauts-de-forme ; des chaines d'or, avec des montres, avaient pendu à son gilet. Malheureusement, il avait mangé tout son avoir à cette époque là avec les Phrynés marseillaises; il ne lui restait plus rien autre que cette vieille cape qu'il portait sur les épaules, sans en passer les manches, quand il descendait le matin au rivage pour s'embarquer comme associé dans quelque bateau au frêt peu couteux ou pour aller à la pêche aux pieuvres dans le port.

Il n'avait plus personne au monde et vivait solitaire. Il s'était marié et maintenant, il était veuf ; il avait eu un enfant, et maintenant il n'en avait plus, l'enfant étant mort.

Et très tard, dans la soirée vers minuit, après avoir vidé quelques petits verres pour oublier ou pour se réchauffer, il revenait

à sa vieille maison décrépite, et se consolait de ses peines avec des chansons.

O ma ruelle, étroite et longue, à la pente rapide
Rapproche-moi de ma voisine.

D'autres fois encore, il chantait, avec une gaîté mélancolique :

O voisine, o voisine, bavarde et menteuse
Tu ne m'as jamais dit : Entre donc chez moi, mon Jean.

***

Un hiver très dur, un ciel couvert depuis plusieurs jours. De la neige sur les montagnes ; dans les plaines, de l'eau de neige. Le matin rappelait la chanson populaire :

Il pleut, il pleut, il neige,
Et le pappas moud avec son moulin à bras.

Non, le pappas ne moulait pas ; la voisine seule moulait, la voisine bavarde et menteuse de la chanson du «Père Jean l'Amour.» C'était une meunière, une meunière sachant moudre à l'aide du moulin à bras. Prenez note qu'en ce temps là, les seigneurs du lieu ne jugeaient pas digne d'eux de manger du pain pétri avec de la farine moulue par les moulins à eau ou par les moulins à vent. Ils préféraient la farine moulue à l'aide du moulin à bras.

La meunière bavarde avait donc une grande clientèle. Son visage étincelait, elle avait de grands yeux et une couche de rose couvrait ses joues. Elle avait un mari, quatre enfants et un petit âne qui transportait les moutures. Elle les aimait tous. son mari, ses enfants et son âne. Mais elle n'aimait pas «Père Jean l'Amour.»

Qui, d'ailleurs, aurait pu l'aimer? Il était seul au monde.

*
* *

Pour oublier son navire, les Laïs marseillaises, la mer et ses vagues, ses peines, ses prodigalités, sa femme et son enfant, il était devenu amoureux de la meunière bavarde. Et pour oublier sa voisine la meunière, il s'était mis à boire.

Souvent le soir, très tard, à minuit, alors que son ombre dans la ruelle étroite, interminable, s'étendait longue, haute et mince, avec l'ombre de la cape, glissant sur les épaules comme si elle avait voulu les quitter,et que les flocons, mouches blanches, coton en pelotes, tournoyaient dans l'air; quand il voyait le mont blanchir dans l'obscurité: quand il voyait la fenêtre de sa voisine fermée; quand il apercevait la lucarne seule éclairée vaguement; quand il entendait le moulin à bras grincer encore, puis s'arrêter; quand il entendait «moudre» la langue de la meunière et quand il se rappelait qu'elle aimait son mari, ses enfants et son âne, mais qu'elle n'avait pas d'yeux pour lui, il s'irritait comme un essaim d'abeilles en colère, il avait des contractions comme une pieuvre, pour tomber bientôt après dans des réflexions philosophiques, ou se plaire à des images poétiques :

— Ah! pourquoi l'amour n'a-t-il pas des flèches pour en percer cette fenêtre? Pourquoi n'a il-pas des flammes pour brûler des coeurs? Pourquoi n'a-t-il pas des lacs pour les tendre sur la neige? Le vieux Feredjel n'attrappe-t-il pas dans ses filets des milliers de merles?

Il se figurait l'amour pareil au vieux Féredjel qui passe ses journées là-bas, sur la colline haute, ombragée par les pins, occupé à tendre ses lacs et s'emparant des coeurs innocents, pareils à ces merles a demi gelés par le froid, qui cherchent en vain une dernière olive tombée sous l'oliveraie. Disparus maintenant les petits fruits oblongs des oliviers sauvages du mont Varantas, disparus les fruits des myrtes odorants du ravin de Mamous! Maintenant les merles bavards au plumage sombre,an bec d'un jaune de cire et les grives joyeuses,tombent victimes des filets du vieux Féredjel.

*
* *

L'autre soir,«Père Jean l'Amour» s'en revenait, pas trop pris de vin, jetant des re-

gards sur la fenêtre de la bavarde, et disait en haussant les épaules :

— Un même Dieu nous jugera ; une même mort nous séparera.

Et il ajouta avec un soupir :

— Un même cimetière nous rapprochera.

Cependant avant de se coucher, il ne put s'empêcher de fredonner sa chanson favorite :

O ma ruelle étroite et longue, à la pente rapide
Rapproche-moi de ma voisine.

* *
*

Le lendemain soir la neige couvrait entièrement la ruelle étroite et longue.

— Drap blanc, disait Père Jean l'Amour, rends nous blancs devant Dieu . . . . Prête de l'innocence à nos sentiments et purifie nos coeurs.

Il distinguait nettement dans la couche de neige un symbole, une vision ; cela tenait aussi du rêve réalisé, comme si cette neige avait blanchi, effacé toutes choses, tous les péchés, tout le passé : le voilier, la mer, les chapeaux hauts-de-forme, les montres et les chaînes en or, les hétaïres de Marseille, la débauche, le malheur, pas les tempêtes. La neige n'avait-elle pas couvert tous ces objets, pour qu'ils ne parussent, devant le Juge, décolletés et nus comme au sortir de quelque orgie, de quel-

que bal à l'européenne ? Qu'elle blanchisse donc tout cette neige, qu'elle couvre comme d'un voile la ruelle étroite et longue avec sa pente et sa bourbe, et la cabane, la vieille cabane décrépite, et la vieille cape crasseuse et sale. Qu'elle couvre comme d'un linceul la voisine bavarde et menteuse, et son moulin à bras, et ses misérables intrigues, et le rose de ses joues, et son sourire, et son mari, et ses enfants et son âne. Et qu'en couvrant toutes ces choses, elle les blanchisse, elle les purifie !

* *
*

Le lendemain soir, le dernier, il s'en revenait vers minuit plus saoûl que d'habitude. Il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, se traînant, respirant avec peine.

L'hiver était rude, la maison s'abîmait, le coeur s'en allait en ruines. Autour de lui rien que la solitude, c'est-à-dire un monde sévère, méchant, insensible. En lui, une santé délabrée, des entrailles desséchées, un corps martyrisé, usé. Il ne pouvait plus vivre, sentir, jouir, il ne pouvait plus trouver de consolation

Il avait bu pour se soutenir, il avait bu pour marcher, il avait bu . . . . pour glisser.

Il avait fini par découvrir la ruelle et la reconnaître. Il trébucha et chercha un

appui sur la muraille. Puis il raidit ses jambes et murmura :

— Ah ! pourquoi les flammes n'ont-elles pas de passion ? . . . . . Pourquoi les lacs n'ont-ils pas de neige ?

Il était incapable de réunir ses idées ; il proférait des mots sans suite.

*
* *

Il trébucha encore et cette fois s'appuya sur le volet d'une fenêtre. Par mégarde, il mit la main sur la poignée d'une porte.

Une voix se fit entendre.

— Qui est là ?

La porte était celle de la voisine bavarde. Ne pourrait-on pas croire qu'il en avait touché la poignée à dessein, pour monter bon gré, mal gré, chez la voisine ? Pourquoi pas, après tout ?

Là haut des lumières allaient et venaient. Probablement on faisait des préparatifs car on était en plein coeur de l'hiver, à la veille des fêtes de Noël, de la St-Basile, des Rois ?

— Qui est là ? répéta la voix.

La fenêtre grinça. Père Jean l'Amour se trouvait justement au-dessous, invisible pour les gens d'en haut. Qu'importait après tout ? Il pouvait attendre un moment. La fenêtre se referma tout d'un coup. Il s'y rappuya, toujours debout. Il essaya de chan-

Il trébucha encore et cette fois s'appuya sur le volet d'une fenêtre. Par mégarde, il mit la main sur la poignée d'une porte.

Une voix se fit entendre.

— Qui est là ?

La porte était celle de la voisine bavarde. Ne pourrait-on pas croire qu'il en avait touché la poignée à dessein, pour monter bon gré, mal gré chez la voisine ? Pourquoi pas, après tout ?

Là haut des lumières allaient et venaient. Probablement on faisait des préparatifs car on était en plein coeur de l'hiver, à la veille des fêtes de Noël, de la St.-Basile, des Rois ?

— Qui est là ? répéta la voix.

Le ventail grinça. Père Jean l'Amour se trouvait justement au-dessous, invisible pour les gens d'en haut. Qu'importait après tout ? Il pouvait attendre un moment. La fenêtre se referma tout d'un coup. Il s'y rappuya toujours debout. Il essaya de chantonner sa chanson favorite, mais sa mémoire lui fournissait des mots semblables à des épaves :

— Ah ! voisine bavarde, ruelle étroite et longue. . . . . Je suis une ruelle vivante, murmura-t-il.

Puis il trébucha encore, oscilla et tomba. Il s'étendit sur la neige et couvrit de son corps toute la largeur de la ruelle.

Après avoir essayé de se soulever, il s'insensibilisa. La neige lui faisait éprouver une forte chaleur.

— Les flammes avaient-elles de la passion ? . . . . . Les lacs avaient-ils de la neige ?

La fenêtre s'était refermée depuis quel-

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΝ ΚΡΗ
ΒΙΒΛΙΟΘΗΚ

ques minutes. S'il s'était attardé un peu, le mari de la bavarde aurait vu l'homme tomber.

* * *

Mais il ne l'avait pas vu ; personne ne l'avait vu d' ailleurs.

Et la neige tombait toujours sur la neige; et la neige s'amassa, s'éleva à une hauteur de dix pouces ; et la neige devint un drap, un linceul.

Et Père Jean l'Amour devint tout blanc. Il s'endormit sous la neige pour ne pas se présenter déco leté et nu, lui, sa vie et ses œuvres, devant le Juge, le Juge trois fois saint, le Juge si vieux, si vieux. . . . .

Editions du

MONDE HELLÉNIQUE

Les Conteurs Grecs Modernes

Le **Monde Hellénique** est le premier journal français qui ait entrepris cette œuvre si nouvelle et si intéressante à tant de points de vue: la traduction des principaux ouvrages des **Conteurs Grecs Modernes**.

Cette collection a été commencée par

La Mort du Pallikare

le célèbre conte de M. C. Palamas dont le succès a été constaté par toute le presse.

Voici au surplus l'opinion de quelques journaux à ce sujet :

. . . La traduction d'une fraîcheur de style, d'une expression claire, et d'une grande fidélité réussit à vaincre tous les écueils.

Hestia du 22 Juillet 1907.

Ce récit d'une remarquable simplicité vaut bien de gros romans et nous donne une délicieuse description de ces moeurs qui vont disparaître demain sous le nivellement de la civilisation occidentale Il contient un certain nombre de tableaux d'une exquise brièveté et le ton s'élève à une grandeur toute antique.

Gil Blas du 13 Août 1907.

Interprétée par Jean Dargos, **La Mort du Pallikare** revit dans notre langue avec toute la vigueur et le coloris désirable. Et ce sera une révélation pour tous ceux qu'aurait pu rebuter le texte, que de savourer cette histoire poignante. . . . .

Le Mercure de France du 15 Nov 1907.

La traduction que nous donne M. Jean Dargos de ce conte contribuera à le faire goûter par le public français. En conservant la poésie, le charme du texte grec, le traducteur a réussi à nous donner un récit très français par la forme

La Réforme de Smyrne du 5 Août 1907.

M. Jean Dargos a d'une plume élégante et fidèle rendu le langage et les mœurs superstitieuses du petit village où le Pallikare subit la longue torture des rebouteux, des sorciers et des magiciens.

Messager d'Athènes du 16 Août 1907.

Le Monde Hellénique continue l'œuvre qu'il a commencée en publiant aujourd'hui deux contes du maître écrivain Alex. Pappadiamandi : *Un Rêve sur les Flots* et *L'Amour dans les Neiges* (un vol. 1 franc). Il publiera prochainement **Pêcheurs d'Eponges,** un poignant récit maritime de M. Ange Tanagra et **La Mer, La Capitaine,** deux contes délicieux de M. A. Karkavitsas.

Nos éditions sont en vente dans tous les kiosques, bibliothèques des gares et dans toutes les librairies de France et de l'Etranger.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΚΡΗΤΗΣ

Editions du

MONDE HELLÉNIQUE

Dernière Nouveauté

C. PALAMAS

La Mort du Pallikare

Conte Néo-Grec

Traduit par **Jean Dargos**

(3me milla)

Un volume . . . . . **Un Franc**

En Préparation

ANGE TANAGRA

Pêcheurs d'Eponges

Scènes de la Vie Maritime Grecque

Traduction de **Jean Dargos**

Un fort volume . . . . . **Frs 2.50**

Imprimerie PARASKEVA LEONI — *Athènes*